

La terre  
est  
ronde  
comme  
un losange

EMMANUELLE  
URIEN



● Roman  
EYROLLES

Andrea est la psychologue attirée des cosmonautes de la Station spatiale internationale. Jeune femme perfectionniste et insatisfaite, elle est convaincue qu'elle peut tout maîtriser dans son quotidien – y compris sa fille Steffie, petite tornade de cinq ans dont elle a la garde une semaine sur deux. Mais le jour où Alexis emménage dans l'appartement du dessus, cette existence bien ordonnée se trouve soudainement menacée.

Contrebassiste nonchalant, Alexis représente tout ce qu'Andréa déteste, d'autant plus qu'il est assorti d'une sœur exubérante qui semble décidée à s'imposer dans leur vie à tous deux. La cohabitation s'annonce mouvementée et les remises en question fracassantes.

Pendant ce temps, dans l'espace, la science progresse – sur fond de vaudeville.

Sous l'apparence de la légèreté et de l'humour, ce roman explore la complexité des relations sociales et familiales et revendique le droit à la différence.

*Née en Anjou, Emmanuelle Urien vit actuellement à Toulouse où elle se consacre à l'écriture et à la traduction. Elle est l'auteure de nombreux recueils de nouvelles et de plusieurs romans.*



[www.editions-eyrolles.com](http://www.editions-eyrolles.com)  
**Éditions Eyrolles** | Diffusion Geodif

Studio Eyrolles © Éditions Eyrolles  
D'après © Flashpop / Getty Images

Code éditeur : G57244  
ISBN : 978-2-12-57244-5

**La terre est ronde  
comme un losange**

Éditions Eyrolles  
61, bd Saint-Germain  
75240 Paris Cedex 05  
www.editions-eyrolles.com

Éditrice externe : Nolwenn Tréhondart

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage, sur quelque support que ce soit, sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris.

© Emmanuelle Urien, 2019  
(par accord avec Pontas Literary & Film Agency)

© Éditions Eyrolles, 2019  
ISBN : 978-2-212-57244-5

EMMANUELLE URIEN

**La terre est ronde  
comme un losange**

● Roman  
**EYROLLES**

Du même auteur

*Quand vous existerez encore*, théâtre, L'Ire des marges, 2016.

*Le Bruit de la gifle*, nouvelles, Quadrature, 2014.

*Du temps de cerveau disponible*, novella, In8, 2014 – avec  
Manu Causse.

*L'art difficile de rester assise sur une balançoire*, roman,  
Denoël, 2013 ; Pocket, 2014.

*50 exercices pour mal élever ses enfants*, essai/humour,  
Eyrolles, 2013 – avec Manu Causse.

*Tous nos petits morceaux*, nouvelles, D'un noir si bleu,  
2011.

*Tu devrais voir quelqu'un*, roman, Gallimard, 2009.

*La Collecte des monstres*, nouvelles, Gallimard, 2007.

*Toute humanité mise à part*, nouvelles, Quadrature, 2006.

*Court, noir, sans sucre*, nouvelles, L'être minuscule, 2005 ;  
Quadrature, 2010.

Les solutions les plus simples ne sont jamais  
les bonnes, dit Mâchefer, car la vie est un sac de nœuds  
où le tourment met ses crabes quand il n'a pas de panier.

*Ronce-Rose*, Éric Chevillard



# 1

## L'esprit de l'escalier

*HUIT heures de boulot + une pause-déjeuner expédiée + une heure et demie de bouchons au total = dix heures de stress cumulé*, calcula Andrea en déverrouillant avec soulagement la porte de son appartement. Un constat qu'elle opérât de plus en plus fréquemment ces derniers temps mais qui, ce soir, lui semblait particulièrement pesant. *Il faut que je ralentisse le rythme*, se dit-elle machinalement, consciente qu'il s'agissait d'une phrase toute faite, entendue mille fois autour d'elle, et dont elle doutait qu'elle s'applique à sa situation.

Au lieu de s'appesantir sur sa fatigue, elle s'abandonna au plaisir de regagner son nid, un grand T3 rénové dans le quartier Bonnefoy, à Toulouse, où tout était toujours parfaitement à sa place. En général, la vision des meubles clairs émaillés de couleurs discrètes permettait à Andrea de retrouver l'essentiel de la sérénité perdue dans les embouteillages. *Du calme et de l'ordre*, se répéta-t-elle à mi-voix, tout en rangeant ses escarpins dans le meuble à chaussures. Un mantra qui, aujourd'hui, lui faisait davantage l'effet d'un disque rayé. Même sa voix lui paraissait éraillée.

En mouvements machinaux, elle suspendit soigneusement son manteau sur un cintre dans la penderie de l'entrée, enfila de fins chaussons noirs qui lui faisaient des pieds de danseuse, puis troqua sa veste de tailleur pour un long gilet de maille avant de défaire d'une main le chignon qui lui tirait sur les tempes. Ses cheveux blonds et lisses dégringolèrent sur ses épaules. Ce fut comme un signal : d'un seul coup, elle se détendit. Elle fit glisser ses doigts sur le plateau de la grande table, caressa l'arrondi d'un dossier de chaise, savoura les textures sous ses paumes. Un thé parfumé (à l'orange), une sonate légère et feutrée (Chopin, de préférence) sur le *sound system* dernier cri. Les gestes, mesurés, se succédaient toujours dans le même ordre. Le canapé de cuir blanc lui tendait les bras, et Andrea s'y installa – avec *délectation*, songea-t-elle, un mot qui lui allait comme un gant à ce moment précis.

Ce soir, hélas, la magie avait des ratés, et Andrea sentit qu'elle aurait du mal à se délasser véritablement. De légères crampes lui nouaient le bas-ventre, signe qu'elle allait avoir ses règles. Déjà. Encore. *Foutrezut*, soupira-t-elle tout haut, *Erdbeerwoche*, *krass*<sup>1</sup>. Bouillotte ou ibuprofène ? Un bain, peut-être, ou quelques mouvements de yoga ? Depuis quelques semaines et l'apparition de cette espèce de mal-être diffus dont elle ne parvenait pas à isoler l'origine, elle s'astreignait à pratiquer cette discipline dont les bienfaits sur le corps et l'esprit étaient scientifiquement démontrés – elle s'était suffisamment documentée sur le sujet. L'ennui, c'est qu'elle avait la flemme. *Secoue-toi !* s'adjura-t-elle sans conviction.

Au même moment, un coup sourd la fit sursauter. Puis un autre. Des pas dans la cage d'escalier retentirent, lourds, presque menaçants, qui faisaient grincer les marches. Andrea pesta en allemand – sa langue natale

---

1. Les Anglais débarquent (litt. « semaine des fraises »), génial.

se prêtait bien à ce genre d'exercice. Un instant, elle hésita à entrebâiller sa porte pour demander ce qui se passait mais elle n'avait, au fond, aucune envie de pointer son nez sur le palier comme une petite vieille curieuse, ce n'était pas son genre. Tant pis. Elle décida d'ignorer le bruit, de s'enfoncer dans son cocon, les jambes repliées sous elle, un coussin sur le ventre, les yeux fermés. Ça allait forcément finir par s'arrêter, les gens ne faisaient pas du bruit pour le plaisir.

Cinq minutes s'écoulèrent. Le boucan continuait. Andrea ouvrit les yeux d'un coup et, d'une main agacée, attrapa une revue scientifique. Pendant un bon moment, elle s'efforça de se plonger dans la lecture d'un passionnant article sur les nanotechnologies. En vain. Dans l'escalier et le couloir, le vacarme allait bon train. C'était même de pire en pire : des allées et venues, des bruits de voix, des exclamations, des grincements... Chopin n'arrivait même plus à se faire entendre. Excédée, Andrea s'arracha d'un bond à son canapé et envoya valser sa revue.

— *Verdammt!*, on peut pas être tranquille deux minutes!

En une fraction de seconde, sa décision fut prise, stratégique : elle se rua dans la cuisine, extirpa la poubelle de son réceptacle, noua le lien d'un geste sûr pour fermer le sac. Elle disposait à présent d'un prétexte tout trouvé pour aller voir ce qui se tramait dehors sans passer pour une commère. La démarche conquérante, elle jaillit de son appartement, s'appêtant à fondre comme un aigle enragé sur les importuns. Son élan fut stoppé par le vide : rien, le palier était désert. Pourtant, elle n'avait pas rêvé ce raffut... Elle s'engagea d'un pas vif dans l'escalier, sa poubelle à la main – autant optimiser son déplacement

---

1. Bordel.

et descendre jusqu'aux containers; qu'au moins elle ne soit pas sortie pour rien.

Au premier tournant, Andrea manqua s'encastrier dans un gros objet sombre. Stoppée net dans sa course, elle tomba lourdement en arrière. Ses fesses claquèrent sur les marches et elle étouffa un cri de douleur.

— Pardon, je ne vous ai pas fait mal ?

La voix, grave et un peu traînante, provenait de derrière le grand machin noir.

— Non, ça va, mentit Andrea d'un ton volontairement hargneux. Qu'est-ce que vous fichez là, avec ce truc ? Comment je fais pour passer, moi ?

— C'est ma contrebasse, il faut que je la monte. C'est parce que je suis en train d'emménager au troisième, et...

Une *contrebasse* ? Ce type allait habiter juste au-dessus d'elle et faire miauler son instrument toute la nuit ?

— Vous ne comptez pas en jouer, j'espère ? L'isolation est loin d'être idéale, dans ce bâtiment, et c'est une copropriété très calme, alors...

Le gros machin noir vacilla légèrement devant elle, et la voix s'éleva de nouveau, hésitante.

— Ça ne vous dérange pas si on en discute plus tard ? C'est assez lourd, vous savez ? D'ailleurs, euh... vous pourriez peut-être m'aider ? Il y a une autre poignée, de votre côté...

— Je ne vois rien, répondit précipitamment Andrea qui n'avait aucune envie de jouer les déménageurs. De toute façon, je... j'ai mal au dos, je ne peux rien porter.

Mensonge, encore. Mais c'était pour une bonne cause — la sienne.

— Ah ? Désolé. Alors vous pourriez, euh...

— Quoi ?

— Ben, reculer. Sinon, ça va être long. Je ne peux pas monter si vous restez là. Il est drôlement étroit, cet escalier.

Andrea se retint de déclarer à l'importun qu'il n'avait qu'à choisir un autre endroit où habiter. Se relevant, elle fit demi-tour et remonta jusqu'à son palier.

— Voilà, cria-t-elle à l'adresse de celui que, dans son for intérieur, elle surnommait déjà *die Nervensäge der dritten Etage*<sup>1</sup>. La voie est libre, vous pouvez y aller.

L'autre répondit par un grognement. Le grand truc noir et l'engin maudit qu'il renfermait s'ébranlèrent lentement. Et bruyamment. Avec un soupir, Andrea ouvrit sa porte. Juste avant d'entrer, elle se retourna pour lancer :

— Et faites attention de ne pas érafler les murs, ils ont été repeints l'an dernier !

Nouveau grognement. *Ce type est un ours*, pensa-t-elle. D'ailleurs, il doit avoir le physique de ses manières. Elle n'avait pas vu à quoi il ressemblait, dommage. Au moins, elle avait été claire avec lui. Un peu dure, peut-être, se dit-elle avec une pointe de culpabilité. Mais ce n'était pas sa faute, elle était fatiguée.

Andrea rentra chez elle et s'enferma. Dehors, des coups retentissaient sur les marches, au rythme de la progression de l'instrument et de son propriétaire. Andrea demeura un instant figée derrière sa porte. Puis, impulsivement, au moment où elle entendait le voisin s'engager dans l'escalier menant au troisième étage, elle tourna le verrou, entrouvrit le battant et pointa son nez, discrètement. *Comme une petite vieille curieuse*, songea-t-elle, un peu honteuse.

Le type lui tournait le dos. Il était grand, ses cheveux bruns étaient épais et bouclés, il portait un tee-shirt taché et déchiré, et un jean à l'avenant. Ployant sous le poids de son chargement, il soufflait comme un bœuf.

— Beurk, murmura Andrea.

---

1. L'emmerdeur du troisième.

— Bonne soirée à vous aussi, lança le type avec un petit reniflement désabusé.

Reculant précipitamment, Andrea claqua la porte et tira le verrou. *Blödián*<sup>1</sup>, se dit-elle, mortifiée d'avoir été prise sur le fait.

Pour couronner le tout, elle avait toujours sa poubelle à la main.

---

1. Abruti.

## Chaque chose à sa place

— MERDE, Philippine, qu'est-ce que tu foutais ? grogna Alexis en entrant dans l'appartement, hors d'haleine. Je t'ai attendue, en bas ! Je n'aurais pas dit non à un coup de main, cet engin pèse au moins un âne mort !

Dans le salon encombré de cartons et de meubles, une jeune femme rondelette d'une trentaine d'années, aux cheveux rouge vif, surgit depuis la pièce voisine, un tournevis à la main et un large sourire aux lèvres.

— Zen, Alex ! J'avais même pas vu que t'étais redescendu, j'étais en train de monter ton lit, ça exige beaucoup de concentration...

— Mon lit ? répéta Alexis. Qu'est-ce que tu racontes ? Mon lit, c'est un matelas, il suffit de le jeter par terre.

— Sérieux ? Alors c'est quoi le grand truc noir un peu carré ?

Alexis posa la contrebasse avec précaution entre deux piles de caisses puis avança jusqu'à l'entrée de la chambre pour contempler le tas de planches et les vis aux formes complexes éparpillées sur le parquet. Il soupira.

— Une bibliothèque, Philippine.

Sa sœur hochait la tête, pensive :

— Ça explique toutes les petites étagères... Attends, bouge pas, je vais t'aider à traîner le mammoth dans un coin.

Philippine slaloma comme une patineuse entre les cartons, les chaises empilées et tout le bric-à-brac qui envahissait la pièce. D'une main ferme, elle attrapa une poignée sur l'étui massif de la contrebasse et aida son frère à caler le tout contre un mur.

— Saperlipoflûte ! s'exclama-t-elle soudain en se penchant sur son genou, j'ai filé mon collant !

Alexis lui décocha un coup d'œil perplexe. Philippine était vêtue d'une minijupe plissée jaune pétard, d'un haut noir moulant qui laissait entrevoir des tatouages sur ses clavicules, et d'un collant rayé de couleurs aussi diverses qu'esthétiquement douteuses. Et copieusement troué. Ses collants étaient toujours troués de partout, exprès. Il ne comprenait pas qu'elle se formalise.

— Ça fera ton sur ton, commenta-t-il. De toute façon, tu aurais pu trouver une tenue plus adaptée pour déménager, parce que ta jupette, là...

— Jupette, répéta Philippine avec une grimace écoeurée. Des fois, je me demande où tu vas chercher ton vocabulaire, Alex. *Jupette*, ça fait vieux cochon.

Alexis haussa les épaules avant de rétorquer :

— À ce sujet, j'ai rencontré ma voisine du dessous.

— Je ne vois pas le rapport, objecta sa sœur. À moins que ta voisine soit une vieille cochonne ?

— J'en sais rien, mais elle a l'air plutôt mal embouchée. Elle se plaint déjà du bruit et des rayures dans la cage d'escalier, tu parles d'un comité d'accueil ! Je n'ai pas vu à quoi elle ressemblait mais elle a un accent bizarre, façon maîtresse SM. Plutôt flippant.

— Elle va pas nous casser les nouilles, la voisine. Te laisse pas impressionner, Alex. Tu es chez toi, un point c'est fou.

Chez lui... Alexis contempla le fatras tout autour, sceptique et découragé d'avance.

Il doutait de se sentir vraiment chez lui, ici comme ailleurs. Depuis longtemps, où qu'il soit, il avait le sentiment d'être un obstacle, pour lui comme pour les autres. D'être à la fois de passage et *dans* le passage. Avec son groupe de jazz – le dernier en date, et peut-être le dernier tout court –, il revenait d'une tournée de deux ans, en Europe et en Amérique du Sud. Deux ans dans les avions, les bus et les hôtels, à bouger sans cesse, à changer de lit plusieurs fois par semaine, à croiser des visages qu'il ne reverrait jamais. À entretenir avec les autres membres du groupe des relations cordiales, certes, mais plus professionnelles qu'amicales.

Pendant tout ce temps où Alexis n'avait habité nulle part, il lui avait été facile de se convaincre qu'il était normal de se sentir seul et mal à l'aise. Pour le coup, poser ses valises, ses cartons, ses meubles, ça faisait resurgir des problématiques qu'il avait occultées : désormais, il allait devoir trouver sa place, tenter d'être lui-même, de se sentir bien, heureux de vivre ou, voyons grand, heureux tout court. Sauf que, pour cela, il aurait fallu oublier l'effroyable serpent qui lui tordait le ventre en permanence ou, au moins, apprendre à s'en accommoder. *Comment on fait tout ça ?* se demandait-il depuis son retour en France.

La voix de Philippine l'arracha à ses ruminations :

— Descends de ta lune, mon frère, il reste du taf et j'ai pas toute la nuit ! Si je suis pas rentrée à 10 heures pétantes pour nourrir le fauve, il va se transformer en pitbull.

Philippine, tatoueuse de profession, était la maîtresse étrangement comblée d'un canidé de race indistincte répondant au nom de Bologne – Philippine avait expliqué à son frère qu'elle éprouvait une affection particulière pour cette ville dont était originaire son tout premier amour,

rencontré à l'époque du collège à l'occasion d'un échange linguistique. Alexis avait préféré ne pas commenter. L'animal était à peine plus gros qu'un rat, mais beaucoup plus expansif. Alexis, qui avait eu le plaisir douteux de le côtoyer pendant deux semaines – Philippine l'avait hébergé le temps qu'il trouve à se loger –, le jugeait répugnant mais taisait soigneusement son aversion; s'il s'en était ouvert à sa sœur, elle l'aurait probablement énucléé à la petite cuillère en hurlant à l'injustice et à la trahison – elle avait toujours eu un petit côté *drama queen*.

— OK, marmonna-t-il en passant la main dans sa tignasse bouclée. La camionnette est vide, tout est là. On commence par quoi?

— Moi, je finis de monter le lit...

— La bibliothèque, corrigea-t-il machinalement.

— Si tu veux, Monsieur Maniaque, concéda Philippine. Toi, tu gères la cuisine. Il faut toujours commencer par là, ça t'évitera par exemple de chercher le tire-bouchon pendant des heures la prochaine fois que tu m'inviteras à boire un verre. Genre, demain soir, ça tombe bien, j'ai rien de prévu.

— C'est noté, déclara Alexis en esquissant un sourire.

— Tu vides les cartons dans les placards, poursuivit Philippine en mimant l'opération avec de grands mouvements de bras. Après, tu disposes la table, les chaises... Enfin, tu ranges, quoi. On dirait que t'as jamais déménagé de ta vie.

*Jamais à ce point*, songea Alexis en se dirigeant vers l'espace cuisine situé dans un coin du salon. Peut-être une fois, quand il s'était installé à Lyon pour achever ses études au Conservatoire... D'ailleurs, tout ce qu'ils avaient transporté dans son nouvel appartement provenait de cette époque, à peu de chose près. Ensuite, il y avait eu les colocations – une bonne dizaine – mais ça ne comptait pas, elles étaient toutes meublées. Des années passées en Belgique avec sa femme et sa fille, il n'avait

volontairement rien gardé, même pas le souvenir de leur installation dans leur petite maison aux allures de capharnaüm, meublée de bric et de broc. Quant aux tournées, inutile d'en parler : un sac à dos et sa contrebasse, il n'avait jamais eu besoin de plus.

Il souleva les cartons à grand-peine. Ils étaient trop chargés, sa sœur le lui avait assez reproché, mais l'espace était restreint dans le petit garde-meuble où ils étaient stockés, et Alexis n'avait pas eu le courage de tout débarrer pour mieux répartir leur contenu. Il grimaça, son dos lui faisait mal. Il avait beau être d'une constitution plutôt solide, les efforts physiques ne faisaient guère partie de son répertoire habituel. Pour leur tournée, lui et ses partenaires bénéficiaient des services d'un *roadie* bâti comme une armoire normande, et Alexis n'avait donc jamais eu l'occasion de traîner son instrument au troisième étage d'un immeuble affligé d'un escalier aux marches tortueuses et aux virages en épingle à cheveux.

Encore un carton. Il pesait une tonne. Et il glissait. Avec un râle d'effort, Alexis le fit remonter sur ses bras d'un coup sec. Un peu trop sec, peut-être. Le fond céda brusquement, et le contenu de la caisse se déversa sur le sol de la cuisine sous le regard horrifié d'Alexis. Une cocotte en fonte claqua comme une bombe sur le carrelage, et des piles d'assiettes dépareillées explosèrent en mille éclats multicolores, le tout dans un fracas épouvantable.

*Merde, la voisine!* pensa Alexis, livide.

Depuis la chambre, la voix de Philippine retentit :

— Si c'est du verre blanc, ça porte bonheur!

Puis, une seconde plus tard :

— Je t'avais dit qu'ils étaient trop chargés...



### 3

## Sous tension

— GUTEN Abend, Andrea! Ich bin's, Erdmute! Wie geht's Dir, Gummibärchen?

(Note au lecteur: la conversation qui suit se déroule en allemand mais, pour éviter de surcharger les bas de page et simplifier le travail des graphistes, elle sera presque intégralement retranscrite en français.)

— Bonsoir, Andrea! C'est moi, Erdmute! Comment vas-tu, mon sucre d'orge<sup>1</sup>?

La main d'Andrea se crispa sur le téléphone. Cette fois, la soirée était définitivement fichue. Elle ravala un soupir avant de répondre d'un ton exagérément enjoué:

— Super, maman, je vais très bien, et toi?

— Tu es sûre? Tu as ta voix de quand tu te forces. Ne dis pas non, je te connais! Raconte, on te fait des misères au travail? Ton chef est désagréable avec toi? Ton ex te prend la tête?

---

1. En réalité, *Gummibärchen* signifie « ourson en gélatine » mais, parfois, mieux vaut ne pas traduire littéralement.

Andrea s'effondra sur le canapé, abattue par cette rafale de questions auxquelles elle n'avait aucune envie de répondre.

— Mais non, maman! protesta-t-elle. Tout va bien au boulot, mon chef est un macho prétentieux mais je sais parfaitement le remettre à sa place, et mon ex est comme d'habitude, aussi chiant que la face cachée de la lune. C'est juste que j'ai eu une grosse journée et...

*Et je ne suis pas sûre d'avoir la force ou la patience de te parler maintenant*, se retint-elle d'ajouter.

— Tu sais, Andrea...

Erdmute s'interrompit et Andrea perçut un cliquetis à l'autre bout du fil. Un briquet – sa mère venait d'allumer une cigarette. Ou un joint. Ça risquait d'être long, surtout dans le second cas. Elle ferma les yeux, inspira profondément et attendit la prochaine salve, mâchoires serrées.

— Andrea? Andrea, tu es là?

Andrea se redressa d'un bond.

— Oui! Oui, maman, je t'écoute!

— Je me demandais: tu ne crois pas que tu devrais couper le cordon?

— Hein?

— Ton patron, ton ex, tous ces hommes... Tu as beau répéter que tu assumes ton célibat, j'ai l'impression que tu ne penses que par eux, ma chérie. Que ce sont eux qui régissent ta vie. Rassure-moi, tu ne vas pas te remettre en couple?

Le stress d'Andrea monta encore d'un cran. Elle détestait que sa mère lui donne des leçons, en particulier sur son mode de vie.

— Les hommes ne régissent rien du tout, *Mutti*, rétorqua-t-elle sèchement, et, non, rassure-toi, je n'ai aucune intention de me remettre en couple.

Elle était sincère: même avec un gros effort d'imagination, elle ne se voyait pas cohabiter de nouveau avec un

homme. Elle n'avait plus envie de partager. *Son* appartement, *ses* placards, *sa* salle de bains. Anticiper au quotidien les attentes de l'autre, tenter de s'y conformer pour la paix du ménage. Négocier en permanence, même tacitement. Renoncer à être vraiment soi-même. En oublier ses propres exigences. Et devoir abaisser systématiquement la lunette des toilettes après le passage du cher et tendre.

*Tu en es si sûre ?* lui chuchota une voix acide dans un coin reculé de son cerveau, *tu finiras vieille fille, comme ta mère*. Intérieurement, Andrea répliqua à cette vilaine petite voix que, techniquement, elle n'était pas vieille fille : elle avait été mariée, et elle avait un enfant de cinq ans. Pourtant, cette réflexion inopportune la taraudait. Pas question qu'elle finisse comme Erdmute qui avait décidé de renoncer aux hommes depuis que le père d'Andrea et de son frère jumeau s'était carapaté avant même leur naissance. « Les femmes n'ont pas besoin de vivre avec un homme pour être accomplies. C'est une notion sexiste imposée par la société patriarcale. Je n'ai pas touché un pénis depuis plus de dix ans, lui répétait-elle souvent, et je n'ai jamais été aussi épanouie ! »

Andrea étouffa un gémissement. Les confidences de sa mère étaient souvent gênantes et, parfois, carrément insoutenables – surtout quand elle souffrait d'hémorroïdes ou de diarrhées aiguës dont elle tenait à partager le moindre mécanisme avec sa fille. « C'est mon corps, ma chérie, celui-là même dont tu es sortie », rétorquait Erdmute quand Andrea protestait qu'elle n'avait pas besoin de tout savoir.

— Tu y as pensé ? dit sa mère. Ça te ferait du bien...

*Zut, de quoi parle-t-elle ?* À force de ruminer, Andrea avait perdu le fil.

— Pensé à quoi ? demanda-t-elle prudemment.

— Mais à sortir un peu de ta bulle ! Avec le stress et les responsabilités, tu ne vois plus le monde autour de toi,

et je t'assure qu'il n'est pas au mieux de sa forme. Si les gens arrêtaient de se regarder le nombril pour s'intéresser à ce qui importe vraiment...

*Ce qui importe vraiment...* Erdmute allait encore lui sortir son laïus sur la planète qui agonisait, des injustices sociales en Allemagne et ailleurs, de l'immobilisme qui...

— ... c'est l'immobilisme qui est la cause de tout, enchaîna sa mère. Tu sais, Andrea, je ne me sens jamais plus vivante et plus accomplie qu'au milieu d'une manifestation ou d'une réunion syndicale. La solidarité, l'indignation partagée, ça fait circuler le sang dans les veines.

Erdmute était épuisante, avec ses hordes de conseils. Que voulait-elle ? Qu'elle change de boulot pour aller élever des chèvres afghanes dans le Larzac, comme une de ses ex-copines qui avait plaqué son poste de chercheuse au CNRS sous prétexte de retrouver ses racines ? Ou bien, tant qu'à être radicale, qu'elle rentre à Cologne pour vendre des cupcakes dans un *foodtruck* au milieu des manifs ? Erdmute serait ravie. Elle critiquerait son camion – trop polluant – et ses recettes, parce que le top du top, c'est le *space cake* bio à la farine de petit épeautre et au sirop d'agave, le tout cultivé dans des exploitations écoresponsables... Elle serait sur son dos en permanence, à lui imposer sa présence et une aide qu'Andrea ne réclamait pas, plus maintenant. *Tu n'avais qu'à être là quand j'avais besoin de toi*, pensa-t-elle rageusement.

Elle se rappelait les longues soirées où, enfants, elle et son frère se retrouvaient tous seuls après l'école dans leur petite maison de Cologne, en Allemagne, à attendre leur mère retenue par une urgence quelconque ou une réunion qui se prolongeait au lycée dans lequel elle enseignait le français tout en manifestant pour l'écologie et contre les dérives du capitalisme. Pendant que Michael geignait que maman lui manquait, Andrea leur préparait un repas

de fortune dans la vaisselle en plastique multicolore de sa dînette de gamine et, la plupart du temps, ils s'endormaient tous les deux, roulés en boule sur le canapé du salon, bien avant le retour d'Erdmute.

Celle-ci poursuivait sa litanie, intarissable sur les ravages sociaux provoqués par la résignation lâche de la plupart des citoyens. Andrea s'était levée et faisait maintenant les cent pas dans le salon, l'index planté entre les dents, tout en se répétant *Je ne suis pas stressée. Ich bin nicht gestresst.*

— Bon, maman, se risqua-t-elle, je m'apprêtais à prendre un bain là, alors si on pouvait...

Grossière erreur : Erdmute entreprit de lui expliquer d'une voix péremptoire qu'un bain, c'était une écorchure inutile et cruelle dans le ventre de la planète qui n'avait vraiment pas besoin de ça.

— ... Une douche, courte et tiède, c'est tout de même plus responsable !

— Putain, maman, je m'en fous d'être responsable ! explosa Andrea dont la fibre écologique avait ses limites. Je veux juste me *détendre* !

— Ah ! Tu vois que tu es stressée !

Pendant qu'Erdmute repartait dans une nouvelle homélie, Andrea se mit à tourner sur elle-même en ravalant un cri, les dents serrées, grimaçante. À trente-sept ans bien sonnés, elle n'avait plus besoin que sa mère joue les éducatrices. Toutefois, depuis la naissance de Steffie, la fille d'Andrea, Erdmute semblait décidée à rattraper le temps perdu – avec la délicatesse d'un putain d'*Elefant im Porzellanladen*<sup>1</sup>. Comme si l'arrivée de sa petite-fille lui avait fait prendre conscience qu'elle-même avait été une piètre mère.

---

1. Un éléphant dans un magasin de porcelaine.

*Trop tard*, pensa Andrea en sautillant sur place. À s'agiter ainsi, elle devait avoir l'air d'une folle. Par précaution, entre deux pirouettes nerveuses, elle alla tout de même tirer les rideaux. Sait-on jamais : l'occupant de l'appartement d'en face avait tendance à rester des heures posté à sa fenêtre – à moins qu'il ait planté un mannequin derrière la vitre, comme dans *Psychose*...

*Bon sang, mais tu vas raccrocher!* supplia-t-elle, au bord des larmes. La prochaine fois qu'Erdmute reprendrait son souffle, Andrea mettrait fin à la conversation, c'était juré.

— Et un petit pétard de temps en temps, ça peut pas faire de mal, conclut Erdmute avec un gloussement complice.

— Maman, je suis désolée, mais il faut que je raccroche!

— Déjà? Mais tu ne m'as rien dit! Raconte-moi au moins ta journée! Je parie que tu es rentrée tard du boulot et que tu n'as rien avalé à midi.

*Et merde, c'est reparti.* Andrea étouffa un gémissement.

— Bordel, maman, je n'ai plus cinq ans! Je mange tout ce qu'il faut, je t'assure : des légumes verts, des fruits...

— Rassure-moi, tu n'es pas devenue végane? Parce qu'à cause des carences et de...

— Non! s'écria Andrea, excédée. Non, je ne suis pas végane, maman, j'ai un demi-bœuf au frigo! De la cervelle de porc! Des pieds de veau! Des... des couilles d'âne!

Au bout du fil, Erdmute soupira. À moins qu'elle ne soit seulement en train de souffler la fumée de son joint.

— Ne te braque pas, ma chérie. Moi, ce que j'en dis, c'est pour ton bien. Quand j'avais ton âge, j'étais stressée, moi aussi. Je ne prenais pas de temps pour moi...

*Ni pour les autres*, compléta mentalement Andrea en shootant dans un coussin rouge avec une rage mêlée d'impuissance.

— ... Je taisais mes problèmes, j'étais très renfermée...

*C'était le bon temps*, songea Andrea en envoyant valser un coussin bleu contre le mur.

— ... Ne commets pas les mêmes erreurs, sinon...

À cet instant, au-dessus de la tête d'Andrea, une bombe éclata. Ou plusieurs. Le bruit était assourdissant. Des images d'avions plantés dans des gratte-ciel et de terroristes parés de ceintures d'explosifs surgirent dans son esprit. Poussant un cri, elle plongea sous la table, son portable toujours à la main. Elle entendait encore Erdmute qui poursuivait son laïus, véhémement et imperturbable. *C'était quoi, ça ?* se demanda Andrea en se redressant prudemment, le cœur battant, quand le vacarme s'interrompit. Elle sortit à quatre pattes de dessous la table et leva la tête, se cognant au passage dans le coin du plateau. Réprimant un cri de douleur, elle constata que le plafond était toujours là. Rien n'avait bougé autour d'elle, et le silence était revenu – à l'exception de la voix de sa mère qui continuait de ronronner dans le combiné.

*Merde, le nouveau voisin !* Vivement, Andrea plaqua le téléphone contre son oreille.

— Maman, cette fois, il faut vraiment que je te laisse ! Il y a eu un... un incident. *Sozusagen ein Vorfall*. Je t'expliquerai, désolée. Non, rien de grave, ne t'inquiète pas. Au revoir ! Et, euh... on se rappelle la semaine prochaine, d'accord, *Mutti* ?

*Ou dans un mois*. Elle raccrocha, fulminante.

— *Arschloch<sup>1</sup> !* cria-t-elle à l'adresse du plafond. *Evolutionsbremse ! Hast Du nicht alle Tassen im Schrank<sup>2</sup> ?*

---

1. Enfoiré (litt. « trou du cul »).

2. Crétin (ou, litt. « frein à l'évolution ») ! Il te manque une case (litt. « tu n'as pas toutes les tasses dans le placard ») ?

*L'emmerdeur du troisième.* Pour qui se prenait-il, celui-là, avec saalebasse géante? Pas question qu'elle laisse passer ça. Elle allait monter et il allait l'entendre, chacun son tour! Il était temps de marquer son territoire.

Ou alors, de prendre un bain, en bonne rebelle.

## Bons baisers de Kalymnos

— Αλέξη, όλα είναι μαύρα, σε ακούω αλλά δεν σε βλέπω. Αλέξη;

(Note au lecteur : cette conversation se déroule en grec mais, pour éviter de surcharger les bas de page et simplifier le travail des graphistes, elle sera retranscrite intégralement en français.)

— Alexis, c'est tout noir, je t'entends mais je ne te vois pas. Alexis ?

— Moi non plus, Mamie. Attends, je regarde ce qui déc... cloche !

À genoux sur le parquet, Alexis trafiquait d'une main lasse le câble de la webcam. Il était 20 h 30, il venait juste de connecter son ordinateur, et le portable était posé de guingois sur un carton de vêtements, dans un coin de la chambre. Un jeudi soir sur deux depuis que sa grand-mère Mélina était repartie habiter en Grèce, sur l'île de Kalymnos, il discutait avec elle sur Skype. C'était devenu un rituel auquel Alexis ne parvenait pas à se soustraire, même s'il avait parfois l'impression que Mélina ne communiquait avec lui que dans un seul but : lui faire avouer qu'il était *dépressif*.

Alexis tripota les fils, vérifia les connexions. Tout semblait parfaitement branché et paramétré. Il n'y comprenait rien. Par acquit de conscience, il remonta centimètre après centimètre le câble d'alimentation jusqu'à la prise. Il avait eu un mal de chien à la dégager derrière la bibliothèque diligemment montée par Philippine, et qu'elle avait eu la bonne idée de charger de bouquins juste avant son départ.

Depuis sa retraite dans le Dodécanèse, Mamie s'impatientait.

— Alexis ? Alors, ça vient ?

À quatre pattes, le nez sur la plinthe, Alexis grogna. Là aussi, comme il l'avait anticipé, c'était branché. En se redressant, il se cogna la tête au coin de la fenêtre entrouverte.

— *Putain !* jura-t-il en français.

— Alexis ? lança sa grand-mère en écho.

Avec un soupir, il retourna s'agenouiller devant le portable. Sur l'écran, Mélina lui offrait à présent un sourire satisfait, le visage déformé par l'angle de la caméra qui la filmait en plongée.

— Tu me vois ? demanda-t-il, perplexe, en massant son crâne endolori.

— Il suffisait d'appuyer sur le bouton bleu, jeune homme. Tu aurais pu me le dire.

— Mais, Mamie, ça fait des mois qu'on...

— C'est en désordre chez toi, on dirait, l'interrompit-elle en plissant les yeux pour regarder derrière lui. Tu sais que c'est un signe de dépression, ça ?

*Pitié, pas le coup de la dépression !* gémit-il intérieurement.

— Mais non, Mamie, répondit-il avec une fermeté qu'il était loin d'éprouver. C'est juste que je viens d'emménager. À l'instant. Je te l'ai dit la dernière fois, je me suis installé à Toulouse, c'est là qu'habite Philippine, tu te rappelles ?